

LES VALSES INTIMES

Émilie Lassaigne

LES VALSES INTIMES

Je lis le cahier d'Hermine et ses mots sont comme du plomb fondu entre mes doigts.

Tout à l'heure je l'ai laissée, dans cette petite chambre verte où on l'a installée. Cela faisait cinq ans que je ne l'avais pas vue.

Je téléphonais, lui envoyais des cartes postales de tous les aéroports que je traversais, mais vue, non. Elle ne m'avait rien dit. Il avait fallu que ce soit Georges qui m'appelle.

Je négociais le prix de dix tonnes de fraises marocaines, pour notre usine de la région parisienne. Cela devait nous permettre, si la marge était suffisante, de ne pas licencier de personnel avant les fêtes de Noël. Bien que la société ait imposé des normes pour les fournisseurs, notamment en matière de travail des enfants, on savait bien qu'à ces prix-là, tous les ouvriers n'avaient pas l'âge requis. Et ils savaient qu'on savait. Un marché de dupes au nom de la productivité. Au fond de moi, ces tractations soulevaient une sorte de nausée, que je tentais d'ignorer en réfléchissant le moins possible, concentré sur l'objectif à atteindre.

Donc Georges tombait mal, mais son appel était tellement inhabituel que je l'avais pris. Il me dit que ma mère était gravement malade. Les médecins semblaient penser qu'elle n'en n'avait plus pour longtemps. Il ajouta qu'elle ne voulait pas qu'il m'en parle, mais que ce serait bien que je vienne.

J'ai dit d'accord, j'ai fini la négo à l'arrache et j'ai pris le premier vol pour Marseille.

Georges m'attendait à l'aéroport avec ta vieille Renault 5 mauve, qui attirait toujours le regard des passants. Il était là, droit et sec, les cheveux comme blanchis d'un coup. Lui non plus, je ne l'avais pas vu, durant ces cinq années et j'ai réalisé soudain, que c'était beaucoup, cinq ans. J'ai réalisé ce temps éparpillé qui ne reviendrait jamais.

Georges, je l'avais toujours connu.

C'était lui qui tenait ma main pour aller à l'école, quand tu ne le pouvais pas.

Lui, qui courait derrière mon vélo, délesté de ses roulettes, en encourageant mon équilibre précaire.

Lui, dont j'ai toujours su qu'il n'était pas mon père. Une fois, j'avais dit « papa » pour l'appeler. Tu m'avais alors fixé, de tes yeux si bleus, en me disant : « Non, Mathias, ce n'est pas ton père, c'est Georges. Ton père est parti. »

De ce jour, ça a été Georges et tu es devenue Hermine.

Pour adoucir le bannissement de ce « maman », je t'appelais Mine parfois et ce diminutif n'était qu'à nous. Tu ne t'es pas battue contre ça. Tu as accepté ce changement, comme un tribut à payer au silence dont tu entourais l'absent.

*

* *

Georges me serre la main avec les deux siennes puis, soudain, il m'attrape et me serre dans ses bras. Je reste raide, gêné, le souffle un peu court, ébranlé par cet enlacement inattendu. Je me sens comme le tronc d'un arbre qui viendrait de recevoir le « hug »

d'un ours. Il me glisse : « C'est bien que tu sois là ! » et m'emmène vers la voiture en silence.

Accroché au rétroviseur, se balance encore le cœur en pâte à sel, que je t'avais fait pour je ne sais plus quelle fête des mères.

Voir Georges assis à ta place est presque incongru. Le signal de quelque chose qui cloche. Tu étais toujours venue me chercher jusqu'à présent.

Georges se remet à parler et m'explique que ce quelque chose est un cancer, mot banal tant il devient répandu, mais qui prend toute sa singularité quand il s'attaque à un être familial.

J'entends sa voix qui dit « un cancer d'emblée métastatique ». Il répète ça en détachant bien chaque syllabe, pour être sûr de ne pas abîmer les mots qui t'habillent à présent.

- Ils n'ont pas trouvé le point de départ de la tumeur. Au début, nous n'avons pas pu y croire. Nous avons espéré que les chimiothérapies allaient être efficaces, mais elle n'ont fait que l'épuiser.

Il me dit aussi que je vais te trouver changée, qu'on te donne des médicaments pour ne pas que tu souffres, que tu dors beaucoup. Qu'il y a à la maison une infirmière très douce, extraordinaire avec toi. Que vous avez décidé de l'employer à plein temps, pour les semaines, ou les mois qu'il te reste. Que vous avez de la chance de l'avoir... De la chance, tu parles... Colère et appréhension se mêlent en moi.

Extrait...

Je les entends descendre les escaliers, sans parvenir à détacher mon regard d'Hermine et du souffle ténu qui soulève sa poitrine. Ses cheveux, rares et courts laissent à nu la plus grande partie de son crâne. Ses sourcils ont quasiment disparus. Sous sa clavicule droite, le haut de sa tunique laisse apparaître une cicatrice et un petit boîtier sous la surface de sa peau, qui signent la maladie, plus sûrement qu'une pancarte. En moi, résonnent les mots cancer, métastases, confort, terminal et mère.

Je m'assieds dans le fauteuil qu'a quitté Blanche et machinalement, je saisis le livre posé ouvert sur l'accoudoir. La couverture titre juste *Geai* et un auteur qui m'est inconnu, Christian Bobin. Je me mets à lire le bas de la page.

« Rien ne dure. Rien n'est là pour l'éternité et le bonheur d'Albain peut d'autant moins durer qu'il devient contagieux. » Je remonte : *« Chercher, chercher, chercher – ils ont tous ce mot à la bouche. Tu ne devrais pas rester seul, tu devrais chercher quelqu'un, une petite qui te plairait, ça doit bien se trouver. »*

Un bruit de draps froissés me fait quitter ces phrases étranges, desquelles je ne peux démêler ce qui, à la fois me trouble et m'interpelle.

Hermine a ses grands yeux ouverts, fixés sur moi. Très bleus. Elle sourit.

- Bonjour mon chéri. J'espère que Georges ne t'a pas fait peur, il exagère toujours. Je suis un peu fatiguée mais ça va tu vois, on s'occupe très bien de moi.

Son souffle court et sa main décharnée, ses joues creuses, plaident contre elle. Je me lève et je l'embrasse rapidement.

- Bonjour Mine.

- Tu as fait bon voyage ?

Et de me questionner sur mon usine, les clients, les marchés. Nous faisons la conversation sans parler de nous, tels deux étrangers proches. J'ose lui demander comment elle se sent, si elle a mal quelque part. Pourquoi elle ne m'a rien dit. Elle me répond comme Georges, qu'au début ils ont cru aux traitements, aux pourcentages de réussite, même faibles. Qu'elle ne voulait pas m'inquiéter. Que je suis tellement occupé...

Puis elle s'interrompt. Encore ce bleu sur moi. Elle tapote le drap du lit.

- Viens là.

Je m'assieds à ses côtés, mal à l'aise de cette proximité et du contact de sa main qui s'est posée sur la mienne. De son autre main, elle attrape un cahier petit format, à couverture noire, rigide, posé sur sa table de chevet.

- J'ai écrit ça pour toi. J'aurais dû le faire il y a longtemps. Je n'étais pas prête sans doute. Mais cette

histoire t'appartient aussi. Si tu as des questions, demande-moi, ou à Georges. Il en sait autant que moi. Va, à présent, va marcher là-haut, je vais dormir un peu, avant le retour de Blanche.

Elle passe sa main sur ma joue râpeuse.

- Je suis bien contente que tu sois là. J'ai toujours été heureuse que tu sois là.

Elle n'ajoute rien et referme les yeux mais c'est comme si elle m'avait serré dans ses bras.

Là, je décroche et m'enfuis presque vers les escaliers, en serrant dans ma main le cahier.

Dans le hall je croise Georges :

- Tu vas là-haut ? Tu n'as rien d'autre à te mettre ?

On regarde tous les deux mes pieds, chaussés de cuir citadin.

- Tu fais toujours du 43 ?

J'acquiesce. Alors, il me dit de prendre ses chaussures de randonnée sous le banc de l'entrée, que ça vaudra mieux.

- Merci Georges, ne m'attends pas pour déjeuner, je rentrerai plus tard, Hermine se repose.

Extrait...

Il est tard à l'horloge de ma vie, à cette heure où je vais enfin déposer mes mots. Il m'est venu l'idée de témoigner. Que peut-être ainsi tout ne sera pas vain.

Pourquoi un matin tu t'en es allé sans retour, je ne l'ai jamais compris.

J'ai guetté les avis dans les journaux, interrogé la police, imaginé le pire qui s'est produit peut-être ; mais de réponse, point.

Jamais plus, je n'ai partagé cet élan, cette sève brutale et neuve qui mord les lèvres au sang du désir qui bouillonne. Jamais plus, cette complicité d'âmes quasi jumelles, ces demi-mots qui ne faisaient rire que nous.

Jamais plus, non plus, ces colères ravageuses et ces brusques disparitions qui arrêtaient mon cœur.

Je te vois, ce jour gris et blanc, dans ton costume caramel, me soulevant sous le porche de l'église du Bourg. Moi, légère, dans tes bras immenses.

Tu étais l'arbre unique de ma forêt. Celui au tronc duquel je m'appuyais et dont les branches ployaient, dessinant le berceau de tes bras.

Il y avait là nos amis, nos familles et les gens du village. Même la vieille Louise que tu as soulevée plus tard comme une plume, pour un air de valse.

Je crois que j'ai toujours su que tu disparaîtrais. Que ce ne serait pas un bonheur durable. Et cet éphémère palpable était comme un ver dans le fruit tendre.

Tu m'avais dit lors de notre première nuit « je suis un homme dangereux ». Que faire de cela ? J'aurais dû partir peut-être.

J'ai espéré te sauver de cette fuite en avant. Te donner l'envie de rester. Apprivoiser ton humeur vagabonde.

Tu rentrais hagard, harassé de tes escapades insondables. Certaines fois avec beaucoup d'argent. Je ne posais aucune question.

Je faisais du feu dans la cheminée, je te donnais un bouillon brûlant à boire, puis, sans un mot, juste au chuchotement de nos regards qui s'accrochaient l'un à l'autre, je déboutonnais ta chemise. Ensuite, je faisais glisser cette peau morte qui révélait l'autre, celle qui palpait du sang de tes vaisseaux. Je passais mes mains sur tes épaules.

Tu fermais les yeux. Un soupir te venait, de très loin, et là seulement tu étais de retour.

Le silence était notre pacte, notre fardeau.

Je massais tes muscles un à un, tes bras, ton dos, la courbe de tes épaules, le creux sous ta clavicule où j'aimais tant m'attarder.

Je reconnaîtrais le grain de ta peau entre mille.

Tes pieds mesureraient deux fois les miens et mes mains dans les tiennes semblaient celles d'une enfant. Nous comparions nos extrémités, couchés dans le lit, et cela nous faisait rire. Tu disais que j'étais forte comme un lapin de deux jours. Tu me provoquais, jusqu'à ce que je combatte pour te prouver ma force ; celle de mes cuisses surtout,

arrivait à te surprendre. Je faisais ta taille les bras levés et je pouvais m'allonger sur toi en posant ma tête sur ta poitrine puis tout mon corps, jusqu'à tes pieds. J'adorais ce peau à peau, face contre face, chaque parcelle de mon épiderme contre le tien et le rythme de nos cœurs en écho.

À nos débuts je venais contre ton dos quand on se brossait les dents. Dans le miroir de la salle de bains tu ne me voyais pas, ta silhouette me dissimulait toute entière.

Que faire de ces images, ces odeurs, ces émotions, qui tournent en ronde, caracolant, si ce n'est les écrire ?

Le matin, tu prenais un grand bol de thé plein à ras bord. Il n'y a que bien plein que tu l'aimais, sinon ton plaisir en était tronqué, le petit déjeuner manqué.

Parfois le soir, tandis que, devant le plan de travail, je me concentrais sur les préparatifs du repas, la tête légèrement penchée de côté ; tu te plaçais derrière moi, ta main gauche contre mon ventre. Tu m'attirais sur le tien et ta bouche venait déposer ton souffle tiède à mon cou.

J'aimais cette douceur extrême dont tu usais alors et aussi lorsque cette tension nous portait l'un vers l'autre, suspendus au même fil du désir. Corde vibrante au flux et reflux d'un archet de soie.

Je n'aimais pas tout de toi, mais je t'aimais tout entier, pour ce que tu étais. Cette part d'humanité, qui s'éclipsait dans un quotidien d'ombres.

Extrait...

Loin là-bas, cet homme, lourdement chargé, remonte l'un après l'autre les barreaux de fortune d'une échelle, au milieu de la longue file des garimpeiros. Ces barreaux que l'on surnomme « adeus mamá » tant leur ascension est incertaine.

De la cote 90, à laquelle se trouve le fond de l'excavation, des milliers d'échelles sont posées sur les accotements instables des mines mal étayées.

Ici, tous dépendent de l'autre pour parvenir à atteindre le sommet, mais, chacun est seul.

Extrait...

L'appellation Sicania réfère au premier peuple de Sicile et à son volcan, car les idées et l'écriture sont éruption et dérangement.

L'association Sicania a le souci d'une exigence de qualité littéraire, artistique et poétique. Elle s'inscrit dans la convivialité des pluriels, ceux des cultures, des langues, des êtres.

Elle s'ouvre à tous les genres littéraires, accueille les récits de la vie, affectionne les auteurs inclassables.

Ceux qui publient avec Sicania sont des compagnons de route.

L'association Sicania fait le choix d'une démarche de maillage, de connivence, de travail commun avec l'auteur-e, pour que chaque publication soit une coulée de lave régénérante dans nos vies.

Déjà paru chez Sicania :

- Nice, regards croisés (photos et textes poétiques)
- Voyages au pays des livres (textes choisis)
- Aux mots de courir le monde (poésies)
- Ressac (Récits)
- Lu intégral (Tissages)
- Je n'irai pas plus loin (Roman)